



À L'OCCASION DU DÉPÔT DES ŒUVRES DU CNES, L'AGENCE SPATIALE FRANÇAISE, AUX ABATTOIRS DE TOULOUSE, L'EXPOSITION **GRAVITÉ ZÉRO** RÉUNIT UNE TRENTAINE D'ŒUVRES SITUÉES QUELQUE PART ENTRE LA TERRE ET MARS, SUPERPOSANT VUES SCIENTIFIQUES, DOCUMENTATIONS D'UNE HISTOIRE CULTURELLE DE L'AVENTURE SPATIALE ET REGARDS DEPUIS LES TÉLESCOPES DE L'IMAGINATION.

PAR TOM LAURENT

GRAVITÉ ZÉRO

L'AVENTURE SPATIALE

VUE DE LA PLANÈTE ART

Dans son exposition-fleuve *Cosmos* montée en 1999 à Montréal, Jean Clair notait la disparition progressive du corps humain au cours du XIX^e siècle, finalement retenu comme simple élément de mesure face à l'immensité des étendues cosmiques. « Inversement », affirmait-il, « dans les photographies récentes de la NASA, le corps humain revient. C'est l'astronaute dans l'espace, c'est l'homme sur la Lune et, brusquement, la présence du corps humain redonne un sens à un univers qui, sans lui, n'en a strictement aucun. » Feuilletter quelques pages de la revue *ESPACE(S)* éditée par l'Observatoire de l'Espace du CNES suffit à imaginer ce propos. Depuis les vues de paysages ultramartiens que la médium Hélène Smith peignait au tournant du XIX^e siècle — les réalisant au sortir de ses séances de spiritisme pendant lesquelles elle affirmait faire des rencontres interplanétaires — jusqu'à l'architecture de papier que le Russe Georgi Kroutikov voyait flotter en 1928 en dehors de toute gravité, toute une imagerie de la vie spatiale prospérait dans une marge lointaine des avancées scientifiques. Mais lorsque le 12 avril 1961, la capsule russe *Vostok* quitte le sol terrestre avec Youri Gagarine à son bord, qui passe 108 minutes dans l'espace et réalise une orbite autour de la Terre avant de redescendre dans l'atmosphère en parachute, certaines lubies se teintent d'un air de réalité. La réponse de J. F. Kennedy au pas soviétique vers

Simon Zagari.
Projet Symphonie.
2014, film d'animation, 5 min 9 sec.
Collection Observatoire de l'Espace
du CNES, dépôt aux Abattoirs, Toulouse.



GRAVITÉ ZÉRO
LES ABATTOIRS – FRAC OCCITANIE, TOULOUSE
DU 6 AVRIL AU 7 OCTOBRE 2018
COMMISSARIAT : GÉRARD AZOULAY ET ANNABELLE TÉNÈZE

la conquête spatiale enfonce le clou. À Noël 1968, les astronautes de la mission *Apollo 8* partagent en direct avec les téléspectateurs leurs images de la Lune depuis son orbite, à 300 000 km de la Terre. Le 20 juillet 1969, Neil Armstrong annonce au monde entier que « l'Aigle s'est posé », avant de sortir du module lunaire et de fouler la mer de la Tranquillité en écorchant sous l'émotion une phrase qui a fait le tour du globe — même si celle-ci avait été dûment pensée, comme l'a affirmé sa famille à sa mort.

L'ATTRAIT DE L'ASTRE

Lors du deuxième « petit pas pour l'homme » permis par l'alunissage d'*Apollo 12*, quatre mois après, le sculpteur Forrest Myers trouve un complice au sein de la Nasa pour emporter une petite céramique via son installation secrète sur un pied du module d'atterrissage. À défaut de savoir si son *Moon Museum* regarde bel et bien la planète bleue depuis son satellite naturel, en restent les répliques terrestres : pour ce projet, Myers — malgré plusieurs refus de la NASA à ce sujet — s'est efforcé de partager ce minuscule « musée » avec Andy Warhol, Robert Rauschenberg, David Novros, Claes Oldenburg et John Chamberlain, chacun y gravant un dessin. À côté des dessins géométriques de Myers, Chamberlain et Novros, du pénis-fusée presque raturé par Warhol et du Mickey d'Oldenburg, Rauschenberg, dont les travaux traduisent dès 1962 sa fascination pour la conquête spatiale et vient de réaliser la suite *Stoned Moon* après un séjour à Cape Canaveral où il a suivi le lancement d'*Apollo 11*, y trace une simple ligne. En 1971, le Belge Paul Van Hoeydonck réitère le projet clandestin de Myers, mais à la demande cette fois-ci des membres de l'équipage d'*Apollo 15*. Son *Fallen Astronaut*, une figurine en aluminium de 8,5 cm, sera déposé avec succès sur le sol lunaire en hommage aux quatorze hommes déjà partis rejoindre les étoiles en tentant de les conquérir. Sur Terre, les vues ramenées de l'espace imprègnent les rétines des artistes. Si Warhol exalte en 1987 les images héroïques de Neil Armstrong saisies par son coéquipier Buzz Aldrin dans une série de sérigraphies, l'exposition *Gravité Zéro* montre l'une de celles qu'Alain Jacquet compose dès 1972 en amplifiant la trame

d'une photographie du globe terrestre prise depuis *Apollo*. Yves Klein — fasciné par le vide de l'espace depuis ses premières années passées à regarder le ciel immaculé depuis la plage de Nice — imagine à partir de 1958 une fusée dont la seule vocation est de « rejoindre l'espace, sans retour ». Collaborant avec l'architecte Claude Parent et le designer Roger Tallon, l'artiste de l'immatériel conçoit une *Rocket pneumatique*, dénuée de moteur, aspirant et expirant l'air pour progresser sans fin, allant jusqu'à en déposer le brevet industriel en 1960 et en réaliser la maquette. Pour les artistes dont les premiers pas coïncident avec ceux de l'homme sur la Lune, cette époque pionnière draine tout un univers culturel. Erwan Venn, qui confie chercher « ce petit sentiment d'extase que l'on éprouve quand nous retrouvons des souvenirs enfouis », n'avait que deux ans en 1969. Mais la résurgence des images télévisuelles d'alors se télescope dans sa vidéo commandée par l'Observatoire de l'Espace avec l'esthétique Op'art des années 1970 — celle de l'antichambre cinétique du président Pompidou par Agam autant que celle des papiers peints tapissant la chambre de son enfance. Ancrant lui aussi son film d'animation dans des allers-retours plus terrestres que cosmiques, Simon Zagari a travaillé à une reconstitution bricolée du projet Symphonie, du nom du premier satellite de télécommunication envoyé en orbite en 1973 par les Européens. Écrivant des scènes alternatives à cette fresque spatiale décrite par les archives du CNES, Zagari y introduit l'histoire parallèle d'un spatio-naute mis au chômage, rendant compte d'une réalité plus éloignée de l'éclat des étoiles.

Vue de l'exposition *Gravité Zéro, Une exploration artistique de l'aventure spatiale*, les Abattoirs, musée – FRAC Occitanie Toulouse, 2018.
À gauche : Cédric Hoareau & Vincent Odon. *La Surenchère, Insomnie*. 2016.
À droite : Sylvie Bonnot. *Aéroplis*. 2017.
Les deux : Collection Observatoire de l'Espace du CNES, dépôt aux Abattoirs, Toulouse.

Johan Decaix. *Projet Etoile*. 2017, installation avec vidéo, 22 min.
Collection Observatoire de l'Espace du CNES, dépôt aux Abattoirs, Toulouse.





Bertrand Dezoteux. *En attendant Mars*.
 2017, maquettes en carton, marionnettes, matériaux divers, vidéo.
 Collection Observatoire de l'Espace du CNES, dépôt aux Abattoirs, Toulouse.

LA LUNE VUE DE BIAIS

Pour Gérard Azoulay, auteur d'une thèse sur l'étude des comètes avant de rejoindre le CNES et d'y fonder en 2000 son laboratoire arts-sciences, l'Observatoire de l'Espace, « mettre l'accent sur ces histoires mineures permet de constituer des récits alternatifs à l'héroïsme de mise en scène lorsque l'on parle de l'aventure spatiale ». Au préalable des commandes passées à des auteurs et des artistes, de sa participation à partir de 2006 à *Nuit blanche* et de la création du festival Sidération en 2011, sa première tâche a été de constituer à partir des archives de l'agence française un fonds de documentation permettant de revenir un peu sur Terre, « au-delà d'une vision de conquête ». C'est ainsi que Johan Decaix, Sylvie Bonnot et Antoine Belot ont pu bénéficier des recherches de l'Observatoire sur l'histoire des ballons stratosphériques, jalons entre les montgolfières et les satellites développés à partir des années 1960 pour mesurer la composition de l'atmosphère et établir des prévisions météorologiques. Après avoir bricolé une rampe de lancement testée en fanfare pour *L'Envolée* (2011), Decaix a fait

de son projet fou de prendre des photos de l'espace avec l'appareil de son grand-père, une aventure collective, invitant ses proches et ses voisins à mettre la main à la pâte et à assister à son décollage. Lors d'un cérémonial qui n'aboutit évidemment pas, son succès est plutôt de reconnecter un monde à échelle locale autour de la « fiction des astres » — se rapprochant de l'entreprise de Robert Régipa, créateur d'un atelier familial de fabrication de ballons en 1961. Avec son format panoramique, le film d'Antoine Belot étend les mouvements de ces ballons en 3D jusqu'à composer une chorégraphie contemplative, prenant le parti d'une échelle de temps étirée, ballet aérien que condense au contraire les sculptures photographiques de Sylvie Bonnot, muant des images d'archive en



Loïc Pantaly. *Projet SSCP (Serendipity Space & Capsule Project)*.
2016, sculpture métallique et caisson lumineux.
Collection Observatoire de l'Espace du CNES, dépôt aux Abattoirs, Toulouse.

volumes froissés. Comme pour Raphaël Dallaporta — dont les vues fragmentées et recomposées des stations terriennes de réception édifiées en France et en Allemagne pour le projet *Symphonie* appellent à reconstruire un regard sur le couple franco-allemand à travers ces « ruines futuristes » —, les commandes de l'Observatoire visent surtout à exhumer et nourrir « une histoire culturelle de l'aventure spatiale ». « Ce que l'espace fait à l'art plutôt que le contraire », résume Perrine Gamot, qui travaille elle aussi au laboratoire arts-sciences. Gérard Azoulay a ainsi mis en place une résidence dans l'Airbus Zéro-G, reproduisant lors de vols paraboliques les impesanteurs martienne et lunaire, expérience dont Pierre Meunier a par exemple rapporté le texte *Chute libre*, repris sur scène par les Voyageurs de l'Espace, collectif à géométrie variable sous la houlette de l'Observatoire, quitte à passer pour des Martiens...

Car si la NASA s'est attachée une fondation artistique à ses débuts, l'initiative française fait plutôt figure d'exception. La JAXA, l'agence spatiale japonaise,

a mené un programme artistique, mais il ne fonctionnait que par commande et sans grand résultat, tandis que les Russes restent plutôt interrogatifs à ce sujet : « Lorsque Bertrand Dezoteux nous a accompagné à Moscou pour son projet autour de l'expérience *Mars500*, il a pu visiter le module où les candidats ont passé six mois mais nos collègues ne comprendraient pas forcément pourquoi il était là », explique Gérard Azoulay. Pourtant, en découvrant sur Internet cette expérience de simulation d'un aller-retour sur Mars — correspondant à 520 jours de confinement pour les six participants —, le jeune artiste avait surtout été frappé par l'esthétique rudimentaire du module, lui donnant l'« impression d'une colocation de trentenaires au chômage, ou d'artistes ». En résulte

En attendant Mars (2017), film de marionnettes où le burlesque le dispute à la télé-réalité, trahissant l'ennui profondément humain qui s'empare des protagonistes coupés du monde, dont Dezoteux a pu reproduire les moindres faits et gestes à partir des archives vidéo d'une expérience plus proche de la mise à l'isolement que de la liberté promise par le voyage interplanétaire.

Eduardo Kac.
Télescope intérieur.
 2018, performance réalisée par Thomas Pesquet dans la Station Spatiale Internationale.

Raphaël Dallaporta.
Reliques Avant-Garde.
 2014, installation photographique,
 19 tirages barytés, 350 x 135 cm.
 Collection Observatoire de l'Espace du CNES,
 dépôt aux Abattoirs, Toulouse.

UTOPIES POST-TERRESTRES

« La Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne passe sa vie entière dans un berceau », affirmait Constantin Tsiolkovski, auteur du premier traité fondamental de fuséologie à la fin du XIX^e siècle. Et c'est en se berçant d'utopies, parfois contrariées, qu'a été atteinte la stratosphère. Dans l'exposition, la série photographique des *Afronauts* de Cristina de Middel revisite sur un mode fictif le programme spatial lancé en 1964 par le Zambien Edward Makuka Nkoloso. « Nous allons partir sur Mars, avec une femme astronaute, un chat et un missionnaire », sommat ce professeur avant l'abandon du projet, faute de financement. Répondant sans le savoir à

l'appel de Gérard Azoulay à se saisir des à-côtés de l'histoire spatiale, le Turc d'origine kurde Halil Altindere est également parti d'un fait réel pour développer sa propre fiction. C'est en apprenant la trajectoire du Syrien Mohammed Ahmed Faris, porté aux nues en 1987 pour sa participation à un vol spatial soviétique vers la station Mir puis exilé 25 ans plus tard en raison de son opposition à Bachar el-Assad, qu'il s'est lancé dans son projet multimédia *Les Réfugiés de l'espace*. Tourné en Cappadoce dans un site archéologique à la minéralité ocre et rouge, mêlé de documents photographiques et d'images de synthèse, son film en réalité virtuelle déroule le récit en forme de fable de la mission spatiale « Palmyre », imaginée par l'artiste face à l'accueil réservé aux migrants dans les nations occidentales. Face aux frontières, le recours à la Nouvelle Frontière que prônait Kennedy tient toujours. Un autre rêve est depuis peu devenu réalité grâce à la collaboration de l'astronaute Thomas Pesquet : celui d'une œuvre réalisée dans l'espace, et pensée pour ses conditions. Le Brésilien Eduardo Kac, totalement tributaire des contraintes de la station spatiale internationale, s'est donc efforcé de concevoir un protocole d'une grande simplicité : deux feuilles de papier, une paire de ciseaux, quelques découpages et des pliages, puis le vol libre de cette petite structure de papier intitulée *Télescope intérieur* dans la station spatiale en orbite à 400 km de la Terre. En activant et filmant cette performance pendant quelques minutes à peine, Thomas Pesquet a donné vie à un moment de poésie que les hommes imaginaient sans doute depuis plusieurs milliers d'années. ■



Cristina de Middel.
The Afronauts (Jambo).
 2012, tirage C-print.
 Courtesy de l'artiste.

